

JOURNAL D'UN TEMOIN
LA GUERRE VUE DEPUIS BRUXELLES
(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

Bruxelles, novembre (1914). Dernière semaine.

Demain seulement, quand il sera possible de reprendre les pèlerinages, nous pourrons aller méditer sur les ruines.

Ces dernières constituent un tas croissant d'un bout à l'autre du pays, et la Belgique, qui a déjà dépensé à ce jour 700.000.000 de francs ¹, verra ce chiffre presque décuplé quand elle dressera le douloureux bilan de ce que l'ennemi a détruit sur son passage, suite aux exigences de la guerre, par esprit de vengeance et dans un but d'intimidation. Des milliards seront nécessaires pour reconstruire villes, villages et fermes, réduits en cendres ...

Les dévastateurs le savent, ils le savent depuis qu'ils ont

tenté d'écraser les Belges afin qu'ils les laissent passer librement, leur promettant de respecter les propriétés et les vies, ainsi que de leur payer tout ce qu'ils consommeraient et les dégâts qu'ils occasionneraient involontairement. Et ils veulent maintenant retourner le couteau dans la plaie, présentant l'exemple d'autres peuples, à leur avis, plus heureux ... C'est ainsi qu'ils publient fièrement cette information relative au pays voisin :

*"Luxembourg, 27 novembre. Le **Luxemburger Wort** annonce que l'empire allemand a payé jusqu'ici au Grand-Duché de Luxembourg pour endommagements des champs, etc., une indemnité de 1.283.000 francs. En outre, le gouvernement luxembourgeois a reçu pour usage de routes et chemins, pour usage de bâtiments de l'Etat et pour logements, 311.000 francs. » (N.d.T.)*

La Belgique a fait preuve d'un sentimentalisme stupide, pour une ridicule préoccupation d'honneur et d'orgueil, en ne laissant pas passer les armées du *kaiser* qui lui auraient

grassement payé le droit de péage ainsi que le gîte et le couvert, et qui n'auraient pas rasé des villages, ni dévasté des champs et des propriétés, ni fusillé des civils, des prêtres, des vieillards, des adolescents et des enfants, ni violé et assassiné des femmes, ni touché à la fortune privée, ni mis à sec le trésor public avec d'énormes contributions de guerre.

Par ailleurs, si le petit Luxembourg a reçu plus d'un million et demi de francs, la Belgique aurait obtenu facilement le décuple, soit quinze millions.

Cela ne paraîtra pas énorme à première vue, mais si on y ajoute tout ce qu'elle a perdu ...

Décidément les Belges doivent être de bons patriotes mais – qui l'aurait cru avant la guerre ! – ce sont de déplorables hommes d'affaires !

Etant de surcroît rudimentairement philosophes, ils n'ont pas su mettre à profit les sublimes leçons de Nietzsche que, de façon sacrilège, ils considèrent comme un pauvre paralytique, mégalomane aux traits géniaux d'écrivain,

malheureux qui a vécu et est mort tout aussi fou. Ils ne parviennent pas à comprendre que, au contraire, il fut et reste l'incarnation du peuple allemand impérialiste, et que sa doctrine est la sainte doctrine germanique. Mais ils le comprendront. Il leur suffira – et si cela ne leur suffit pas, d'autres démonstrations éloquentes ne manqueront pas – de lire la déclaration péremptoire (et claire dans ses principes) faite récemment (**N.d.T.** : 28 novembre 1914) dans les *Hamburger Nachrichten* par le major général (en retraite) von Disfurth, qui peut être apocryphe mais qui ne cesse pas pour autant d'être virtuellement authentique. C'est ce que l'on pense, même si ce n'est pas ce que l'on dit, et je ne peux pas résister à la tentation de consigner ici cet évangile nietzschéen.

"On nous accuse d'être des barbares !", s'exclame le major général. "Si par ce mot on désigne ceux qui mènent la guerre jusqu'à l'extrême limite, il serait incompatible avec la dignité de l'empire germanique et avec la tradition de

courage de l'armée prussienne de défendre nos vaillants soldats contre l'accusation que l'on a lancée à leur rencontre dans les pays ennemis ou neutres.

*"Nous ne devons d'explications à personne. Nous n'avons rien à expliquer, rien à excuser. Tout acte, de quelque nature que ce soit, commis par nos troupes pour décourager, défaire ou détruire nos ennemis, est un acte de bravoure, un fait d'armes positif, et il est pleinement justifié. Il n'y a aucune raison de nous alarmer au sujet des opinions que l'étranger a nous concernant. **L'Allemagne est au-dessus de tout**, elle est l'arbitre de ses propres méthodes qui, en temps de guerre, doivent être dictées au monde.*

"Que tous les monuments créés, que tous les tableaux, tous les édifices érigés par les grands architectes du monde soient anéantis, cela n'est d'aucune importance si, par leur destruction, la victoire de l'Allemagne est facilitée.

"En temps de paix, nous pouvons peut-être prendre en compte la perte de telles choses ; mais, en ce moment, elles ne doivent pas susciter une parole ni même une pensée de regret. La guerre est la guerre et doit être menée durement. La pierre la plus grossière qui marque la tombe d'un grenadier allemand est un monument plus glorieux que toutes les cathédrales de l'Europe réunies.

"On nous traite de barbares. Et alors ?

"Pour ma part, j'espère que dans cette guerre, nous avons mérité ce nom. Laissons les peuples neutres et ennemis continuer leurs jaseries qui ressemblent au chant de l'alouette. Laissez-les divaguer sans s'arrêter sur la cathédrale de Reims et les églises et châteaux qui ont partagé son sort ! (Ces choses-là ne nous intéressent pas.) Nos troupes doivent vaincre.

"Rien d'autre n'importe !"

Rien, en effet. C'est ainsi, précisément, que parlait Zarathoustra.

"(...) *Une humanité (aussi supérieurement civilisée, et par suite) aussi fatalement exténuée que celle des Européens d'aujourd'hui*", disait Nietzsche, "*a besoin, non seulement de guerres, mais des plus grandes et des plus terribles qui soient (a besoin, donc, de rechutes dans la barbarie) pour éviter de se voir frustrée par les moyens de la civilisation, de sa civilisation et de son existence mêmes*"².

*

Bien que nous n'ayons ni chemins de fer, ni automobiles, ni bicyclettes, ni courrier, ni télégraphe, ni téléphone, la communication avec l'étranger se rétablissait de temps en temps. Il semble à présent que notre environnement va être hermétiquement fermé.

Franchir la frontière hollando-belge est, chaque jour, plus difficile. On exige désormais de nous non seulement le passeport, mais également un certificat de passage. Les Belges doivent faire *viser* leurs passeports dans les

consulats allemands d'Amsterdam ou de Rotterdam, où l'on délivre aussi les certificats mais, pour obtenir ces documents, il faut une autorisation écrite de l'ambassade allemande à La Haye. Ceux qui sont en âge de servir dans l'armée et ceux qui font partie de la garde civique ne peuvent pas franchir la frontière.

Les communications par chemin de fer entre Anvers et Roosendaal (**N.d.T.** : Pays-Bas) ont été brusquement suspendues le 27 novembre, par ordre de la Kommandantur d'Anvers. Des centaines de réfugiés belges, qui s'étaient rendu à Roosendaal pour passer en Belgique, ont dû rester là-bas, qui sait jusqu'à quand. Par ailleurs, le département des affaires étrangères de Hollande, qui se chargeait de faire parvenir la correspondance en Belgique, vient de supprimer ce service et, dorénavant, les lettres devront transiter par Aix-la-Chapelle (**N.d.T.** : Aachen).

Il n'y a pas longtemps encore, les parents des prisonniers belges internés en Allemagne pouvaient leur

envoyer de petites sommes d'argent. On ignore pourquoi ces envois ont été suspendus jusqu'à nouvel ordre par l'autorité allemande. Les prisonniers devront donc se contenter de leur maigre salaire, que le gouvernement belge leur fait payer régulièrement.

Comme on le voit, l'étau se resserre, les Allemands continuent à serrer la vis et la situation est de toute évidence ridicule.

Ils n'ont heureusement pas encore décidé de laisser la Belgique mourir de faim mais, à un moment donné, ses voisins ont failli lui couper les vivres afin d'assurer leur propre subsistance.

Le mouvement commercial entre Maastricht et la Belgique a, en effet, beaucoup ralenti depuis que le gouvernement hollandais a interdit l'exportation de diverses denrées alimentaires comme le fromage, le lard, le saindoux, les patates et le pain. De grandes quantités de café, de pain d'épices, de chocolat, de légumes et de jambon continuaient

toutefois à passer la frontière.

Ces marchandises sont transportées par barques, qui se rendent de Maastricht à Liège sur la Meuse, ainsi qu'à bord de charrettes qui parcourent les chemins des provinces de Liège et du Limbourg.

Le gouvernement hollandais lève parfois l'interdiction d'exporter patates, pain et autres vivres, accordant avec bienveillance les autorisations qu'on lui demande pour venir en aide aux agglomérations belges où règne la disette. C'est ainsi qu'il n'est pas rare de voir dans les vitrines des magasins de Maastricht une affiche disant : "*Autorisation d'exporter fromages, etc.*".

Entretiens, grâce à la American Commission for Relief in Belgium (C.R.B.) et au Comité National de Secours (C.N.) et d'Alimentation (**N.d.T.**), qui fonctionnent dans tout le pays, avec les ressources que rassemblent les généreux dons qui proviennent de l'étranger, le spectre de la misère n'apparaît, pour le moment, pas aussi

menaçant qu'on le craignait et, sur presque tout le territoire, les besoins les plus urgents sont rencontrés, au moins en grande partie. L'action de la commission américaine et du comité national, dont je m'occuperai plus en détails en une autre occasion, est digne de tous les éloges et son efficacité est indubitable. Sans elle, la Belgique aurait compté d'autres deuils que ceux, déjà, nombreux, qui la frappent car les autorités communales, dont certaines se sont montrées à la hauteur de la situation tout en faisant preuve du meilleur patriotisme et tout en se dépouillant pour soulager le sort de leurs administrés, n'auraient, avec leurs seules ressources, pas pu empêcher la misère et la faim de faire des ravages dans le pays.

Il y a cependant des endroits où l'on souffre beaucoup. La moitié de la population de Huy, par exemple, qui compte quatorze mille habitants, est sans ressources et vit exclusivement des soupes populaires, tout comme les communes voisines de Marchin, Amay, Ampsin, etc.

Les dentellières de Bruges n'ont plus d'acheteurs pour leurs précieux travaux, et leur situation angoissante a amené quelques personnes compatissantes à se mettre d'accord pour tenter de les exporter vers la Hollande et, surtout, vers l'Angleterre, où les dentelles sont fort appréciées.

A Bruxelles, à Liège, à Anvers, dans d'autres villes, enfin, le peuple a de quoi manger, grâce aux soupes communales, aux tickets de rationnement, et de quoi ne pas mourir de froid avec les distributions de charbon et de vêtements.

Le problème du logement est – sauf douloureuses exceptions –, si pas résolu, du moins postposé, car les propriétaires qui n'ont pas le cœur trop dur attendent la fin de la guerre pour exiger le paiement de leurs loyers.

D'aucuns, pourtant, se montrent implacables.

Je viens de voir, passant par la chaussée de Charleroi en direction des faubourgs, une malheureuse famille d'ouvriers, qui transportait dans une charrette à bras ses effets

personnels et ses meubles, tout ce qu'elle possédait au monde : deux paillasses, un balluchon de guenilles, deux chaises, une table, des ustensiles de cuisine ... La femme poussait la charrette et l'homme la tirait, une corde enroulée en croix autour de la poitrine pour gravir la côte de la rue en pente raide. Trois enfants en haillons les suivaient lamentablement sous le vent et la pluie. D'où venaient-ils ? De quelque mansarde, fermée sans compassion par le propriétaire avide avec la complicité d'un huissier inhumain et du juge de paix, sourd à leurs lamentations, stupidement inflexible dans l'application des lois suspendues de fait par l'atrocité des circonstances. Où allaient-ils ? Où ils pourraient rencontrer une âme charitable qui les mettrait à l'abri, que ce fût dans un palais ou une étable ; peu importe, quand souffle le vent glacial, quand la pluie imbibe les vêtements et engourdit les membres, quand le désespoir et l'inquiétude gèlent le corps et l'âme. Avaient-ils du pain, ne fût-ce que pour

les enfants ? Ont-ils trouvé, au milieu de la nuit qui tombait sur eux, occultant le triste spectacle aux regards indifférents des égoïstes, le refuge espéré, exigé par leur faim, la poignée de charbon qui les aura empêchés de mourir de froid ? ... Je suis sûr que oui, parce que la solidarité humaine se manifeste noblement à ces moments tragiques, mettant en évidence comme une horrible exception la dureté de certains, les mettant au pilori comme des criminels.

Roberto J. Payró

Copyright, 2015 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française.

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo* (48) », in LA NACION ; 4/05/1915.

Notes de l'auteur.

1. Deux cents votés par le congrès et cinq cents payés sur base d'avances faites au gouvernement belge par

l'Angleterre et la France.

2. Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain* (1878), I, § 477, Folio, 2004, p. 288.

<http://www.hansen-love.com/article-30095746.html>

Notes du traducteur (N.d.T.) :

Dans le *Luxemburger Wort* du 27 novembre 1914 : « *Pages actuelles 1914-1915 (N°42). Comment les Allemands font l'Opinion. Nouvelles de guerre affichées à Bruxelles du 20 août au 15 (sic) novembre 1914* » ; Paris ; Bloud et Gay, éditeurs ; 1915 ; N°42, Tome premier, page 101. Voir e. a. :

<http://scans.library.utoronto.ca/pdf/4/24/pagesactuelles41franuoft/pagesactuelles41franuoft.pdf>.

“ (...) dans les *Hamburger Nachrichten* par le major-général von Disfurth”, voir :

Traduction française (*partielle*) de la citation de von Disfurth : in Chevrillon, André ; *La Menace Allemande* ; 1934.

London ; Forgotten Books, Reprint 2013, page 256.

Arthur Lincoln Frothingham ; *Handbook of War Facts and Peace Problems* ; New York ; National Security League; 1919, 255 pages. Chapter III (“*German war methods / German glorification of atrocities*”), page 66 :

German Glorification of Atrocities.

No object whatever is served by taking any notice of the accusations of barbarity levelled against Germany by our foreign critics. Frankly, we are and must be barbarians, if by this we understand those who wage war relentlessly and to the uttermost degree. . . . There is nothing for us to justify and nothing to explain away. Every act of whatever nature committed by our troops for the purpose of discouraging, defeating and destroying our enemies is a brave act and a good deed, and is fully justified. . . . Germany stands as the supreme arbiter of her own methods, which in the time of war must be dictated to the world.

It is of no consequence whatever if all the monuments ever created, all the pictures ever painted, and all the buildings ever erected by the great architects of the world be destroyed, if by their destruction we promote German's victory over her enemies. . . . The commonest, ugliest stone placed to mark the burial place of a German grenadier is a more glorious and venerable monument than all the cathedrals of Europe put together.

They call us barbarians. What of it? We scorn them and their abuse. For my part, I hope that in this war we have merited the title of barbarians. Let neutral people and our enemies cease their empty chatter, which may well be compared to the twitter of birds. Let them cease their talk of the cathedral at Rheims and of all the churches and all the castles in France which have shared its fate. These things do not interest us. Our troops must achieve victory. What else matters? — (Major-General Disforth, in the *Hamburger Nachrichten*, early November 1914, in Chapman, "*Deutschland ueber Alles*", p. 81.)

[http://libcudl.colorado.edu:8180/luna/servlet/detail/UCBO
ULDERCB1~58~58~453725~128281](http://libcudl.colorado.edu:8180/luna/servlet/detail/UCBO_ULDERCB1~58~58~453725~128281)

The Frightfulness of Erzberger, Head of the German Armistice Commission

If I could find the means of destroying the whole of London it would be more humane than to let one single German bleed on the battlefield, inasmuch as so radical a measure would bring about an early peace. Let us spread, with the aid of our dirigibles, frightfulness, and death amongst the British population. All means must be permissible to use and even if we possessed the secret of pouring a rain of liquid fire on British soil, why should we not use it?—(Matthias Erzberger, leader of the Centre Party, head of the Kaiser's Press Propaganda and head of the German Armistice Commission. Quoted in Super, "Pan-Prussianism," p. 100.)

German Glorification of Atrocities

No object whatever is served by taking any notice of the accusations of barbarity levelled against Germany by our foreign critics. Frankly, we are and must be barbarians, if by this we understand those who wage war relentlessly and to the uttermost degree. . . . There is nothing for us to justify and nothing to explain away. Every act of whatever nature committed by our troops for the purpose of discouraging, defeating and destroying our enemies is a brave act and a good deed, and is fully justified. . . . Germany stands as the supreme arbiter of her own methods, which in the time of war must be dictated to the world.

It is of no consequence whatever if all the monuments ever created, all the pictures ever painted, and all the buildings ever erected by the great architects of the world be destroyed, if by their destruction we promote German's victory over her enemies. . . . The commonest, ugliest stone placed to mark the burial place of a German grenadier is a more glorious and venerable monument than all the cathedrals of Europe put together.

They call us barbarians. What of it? We scorn them and their abuse. For my part, I hope that in this war we have merited the title of barbarians. Let neutral people and our enemies cease their empty chatter, which may well be compared to the twitter of birds. Let them cease their talk of the cathedral at Rheims and of all the churches and all the castles in France which have shared its fate. These things do not interest us. Our troops must achieve victory. What else matters?—(Major-General Disforth, in the *Hamburger Nachrichten*, early November 1914, Chapman, "Deutschland ueber Alles," p. 81.)

The Kaiser Confesses to Policy of Murder and Destruction

My soul is torn asunder, but everything must be put to fire and blood. The throats of men and women, children and the aged must be cut and not a tree nor a house left standing.

With such methods of terror, which alone can strike so degenerate a people as the French, the war will finish before two months, while if I use humanitarian methods it may be prolonged for years. Despite all my repugnance I have had to choose the first system.—(From letter of William II. to Emperor of Austria at beginning of war; published in Report to Clemenceau by two French leaders of International Law, Larnaude and Lapradelle, Jan. 19, 1919; see U. S. newspapers of Jan. 20, 1919.)

L'auteur auquel se réfère Arthur Lincoln Frothingham est John Jay CHAPMAN : *Deutschland ueber alles or Germany speaks* (a Collection of the Utterances of Representative Germans - statesmen, Military Leaders, Scholars, and Poets - in Defence of the War Policies of the Fatherland) ; [New York and London, G. P. Putnam's sons](#); 1914, 102 pages.

Deutschland Über Alles

or

Germany Speaks

A Collection of the Utterances of Representative
Germans—Statesmen, Military Leaders,
Scholars, and Poets—in Defence
of the War Policies of
The Fatherland

Compiled and Analyzed by

John Jay Chapman

G. P. Putnam's Sons
New York and London
The Knickerbocker Press
1914

You will we hate with a lasting hate,
We will never forgo our hate,
Hate by water and hate by land,
Hate of the head and hate of the hand,
Hate of the hammer and hate of the crown,
Hate of seventy millions, choking down.
We love as one, we hate as one,
We have one foe, and one alone—
ENGLAND!

DEUTSCHLAND ÜBER ALLES

A military man must be allowed to sum up the whole subject, and to close the symposium in an authoritative manner.

The following article was, according to a despatch from Copenhagen dated November 13th, contributed to the *Hamburger Nachrichten* of a few days earlier date. The author, Major-General von Disfurth, is on the retired list of the German Army.

No object whatever is served by taking any notice of the accusations of barbarity levelled against Germany by our foreign critics. Frankly, we are and must be barbarians, if by this we understand those who wage war relentlessly and to the uttermost degree.

It is incompatible with the dignity of the German Empire and with the proud traditions of the Prussian Army to defend our courageous soldiers from

the accusations hurled against them in foreign and neutral countries. We owe no explanations to any one. There is nothing for us to justify and nothing to explain away. Every act of whatever nature committed by our troops for the purpose of discouraging, defeating, and destroying our enemies is a brave act and a good deed, and is fully justified.

There is no reason whatever why we should trouble ourselves about the notions concerning us in other countries. Certainly we should not worry about the opinions and feelings held in neutral countries. Germany stands as the supreme arbiter of her own methods, which in the time of war must be dictated to the world.

It is of no consequence whatever if all the monuments ever created, all the pictures ever painted, and all the buildings ever erected by the great architects of the world be destroyed, if by their destruction we promote Germany's victory over her enemies, who vowed her complete annihilation. In times of peace we might perhaps regard the loss of such things, but at the present moment not a word of regret, not a thought should be squandered upon them. War is war, and must be waged with severity. The commonest, ugliest stone placed to mark the burial place of a German grenadier is a more glorious and venerable monument than all the cathedrals in Europe put together.

They call us barbarians. What of it? We scorn them and their abuse. For my part, I hope that in this war we have merited the title of barbarians. Let neutral peoples and our enemies cease their empty chatter, which may well be compared to the twitter of birds. Let them cease their talk of the

cathedral at Rheims and of all the churches and all the castles in France which have shared its fate. These things do not interest us. Our troops must achieve victory. What else matters?

Reprint : 2013 ; YOYO Media; 216 pages (ISBN-13: 9785518573994)

<http://www.barnesandnoble.com/w/deutschland-uber-alles-or-germany-speaks-john-jay-chapman/1100791986?ean=9785518573994>

Concernant The (American) Commission for Relief in Belgium (C.R.B.) et le Comité National de Secours (C.N.) et d'Alimentation, voir :

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo* (26/27) », in **LA NACION** ; 12-13/04/1915 :

<http://www.idesetautres.be/upload/19141009%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

Voir aussi, au moins, des chapitres en anglais du volume 1 des *mémoires* de **Brand Whitlock**, intitulées *Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative* (1919) : chapitre 52 (“*Hunger*”) :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDE R%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2052.pdf>

chapitre 54 (“*The C. N. and the C.R.B.*”) :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDE R%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2054.pdf>

chapitre 59 (“*Herbert Clarke Hoover*”) :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDE R%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2059.pdf>

chapitre 67 (“*Art and War*”) :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDE R%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2067.pdf>